

Essai

Samuel Mercier et Evelyne Ferron

Numéro 175, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91908ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mercier, S. & Ferron, E. (2019). Compte rendu de [Essai]. *Lettres québécoises*, (175), 64–66.

Poétique du dépotoir

Samuel Mercier

Freshkills est une réflexion fascinante sur le rapport qu'entretiennent les sociétés modernes aux déchets. Ce petit livre, qui a jusqu'à maintenant reçu très peu d'attention médiatique, mériterait beaucoup plus de considération.

D'abord ouvert de manière temporaire en 1947 pour pallier le surplus d'ordures de la ville de New York, le dépotoir de Fresh Kills, situé sur Staten Island, est rapidement devenu le plus grand site d'enfouissement du monde. Or, voilà qu'après des décennies d'empilage des rejets de la civilisation, l'ancien terrain maudit se prête à une expérience de revalorisation hors du commun.

Lucie Taïeb, dans son court essai paru aux éditions Varia au printemps 2019, revient sur les enjeux symboliques entourant ce projet. Il faut dire que la tâche est titanesque. Comment rendre à la nature un endroit tout sauf naturel ?

Le paradis perdu

Le nom à la consonance funeste de Fresh Kills nous vient du moyen néerlandais, explique Taïeb. Rien à voir pourtant avec le meurtre. Reliquat d'une époque où la région de New York était sous la tutelle des Provinces-Unies dans ce qui était alors la Nouvelle-Hollande, le nom « Kills » désignait une source d'eau ou un canal. Près de Fresh Kills, la source fraîche, nous rappelle Taïeb, se trouve d'ailleurs aussi Arthur Kills, la source d'Arthur.

Rien pourtant ne laissait présager le devenir ténébreux de la décharge. Fresh Kills était un lieu sauvage, un milieu humide où s'entrecroisaient marais salants et marais d'eau douce. Rien n'aurait permis de croire, à l'époque, que ce refuge faunique infesté de moustiques où résidaient reptiles, mammifères, insectes, poissons et oiseaux se transformerait en un Mordor d'immondes où régneraient rats et goélands.

C'est pourtant ce qui est arrivé et, après cinquante ans d'empilage, la dernière décharge de New York fermerait enfin ses portes. Pour un courte durée. En effet, les adieux du printemps 2001 furent brefs. Quelques mois plus tard, les autorités ouvrirent à nouveau le site pour y déposer les ruines du World Trade Center et trier patiemment, morceau par morceau dans cet amont de gravats, ce qui tenait du déchet et des restes humains.

Refresh Kills

Après ce bref passage à l'histoire, la revitalisation du site allait prendre forme. Il fallait d'abord enfouir les montagnes de déchets sous une couche de sol, puis de gravier, y poser une bâche géotextile pour éviter la percolation du lixiviat (nom terrible de ce qu'on appelle communément le « jus de poubelle »), puis ajouter encore de la terre pour planter de la végétation, ramener des espèces indigènes pour endiguer la croissance des phragmites et autres plantes envahissantes.

Le terrain devra alors être percé de becs de gaz, qui permettront aux dizaines de mètres de pourriture de laisser échapper le

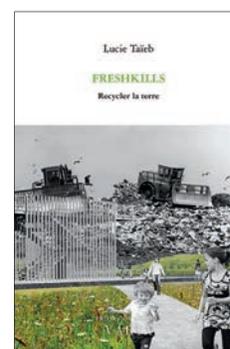
méthane qui sera récupéré pour alimenter – ô joie – les foyers de Staten Island. Taïeb nous accompagne, grâce à une visite guidée, à travers ces formidables travaux qui devraient se terminer au cours des années 2030.

Les publicitaires tenteront tant bien que mal de faire avaler aux résidents de Staten Island – en y ajoutant le préfixe Re-, Refresh Kills, pour rafraîchir, puis en collant les mots Fresh et Kills pour faire moins meurtrier et en y adjoignant le signifiant « parc » pour la sonorité, Freshkills park – ce nouveau havre de paix pour les badauds et les promeneurs du dimanche. Il faut dire que le lieu a été pour les résidents une malédiction, source d'odeurs nauséabondes et de mépris. Comment leur faire digérer l'idée de pique-niquer un jour sur ce qu'ils savent être, d'expérience intime, une montagne de pourriture ?

Un grand livre

Il serait facile ici de tomber dans la lecture émerveillée du passage de la décadence au renouveau, mais la force de Lucie Taïeb est d'être une observatrice à la fois brillante et sceptique, qui ne se laisse pas facilement avoir par les stratégies de communication. Critique à la fois de la consommation effrénée, de notre rapport tordu aux déchets et de la catastrophe écologique qu'est la civilisation, *Freshkills* est un essai habile, intelligent et d'une force assez rare, qui s'inscrit dans la lignée des chefs-d'œuvre de la nouvelle histoire culturelle des lieux désaffectés.

Qu'il s'agisse du Tchernobyl de la Prix Nobel Svetlana Aleksievitch ou du Berlin-Est de Nicolas Offenstadt, la plume de Taïeb, une poète dont le travail est trop peu connu de ce côté de l'Atlantique, n'a rien à envier aux ténors de la nouvelle histoire de terrain. Les dindons qui remettent habituellement les prix n'y verront rien, évidemment, mais quiconque s'intéresse à l'histoire du contemporain et à la poétique des lieux devrait jeter un coup d'œil du côté de Taïeb. Ce petit essai aura peut-être eu un accueil timide, mais il méritait mieux. Reste à espérer qu'il saura trouver ses lecteurs. ♦



☆☆☆☆

Lucie Taïeb

Freshkills

Montréal, Varia

2019, 120 p., 19,95 \$

Quand la punaise se venge

Samuel Mercier

La journaliste et professeure Dominique Payette revient sur la montée de la « trash radio » dans la ville de Québec et sur les conséquences de ce phénomène sur la vie démocratique.

Les animateurs de radio populistes ne sont pas une invention récente. Déjà, dans les années 1970, André Arthur sévissait sur les ondes de CHRC à Québec. Son style d'ours mal léché allait lui valoir un auditoire fidèle : il dénonçait les corrompus, l'État, la Ville, les autorités, les auditeurs trouvaient chez lui une canalisation de leur colère. C'est sans doute à cause de cette renommée que le matin du 8 mai 1984, avant de se rendre au Parlement de Québec commettre une tuerie encore gravée dans les mémoires, Denis Lortie laisserait une cassette adressée au « Roi Arthur » au bureau de CHRC.

Une punaise pugnace

Je mentionne cette histoire parce que Dominique Payette, dans son essai *Les brutes et la punaise*, revient dès le départ sur l'attentat de la mosquée de Québec et sur le rôle qu'ont pu jouer les radios locales dans le climat délétère qui règne sur la ville.

Bien que le phénomène ne soit pas neuf, les radios d'opinion auraient contribué, selon Payette, à entretenir l'animosité envers les musulmans : « On doit les juger comme des vecteurs non pas d'information, écrit-elle, mais de propagande, destinés à persuader et à mobiliser leurs auditeurs. Quiconque refuse de voir ce fait social s'aveugle sur la tempête qu'il laisse entrevoir. » Évidemment, ce genre de propos n'ont pas fait plaisir aux principaux intéressés, qui se sont d'ailleurs empressés de jouer les martyrs après la publication du livre.

Il faut dire que Payette a déjà payé chèrement ses réflexions. Autrice d'une étude de sociologie des médias sur les radios d'opinion publiée en 2015, elle s'était retrouvée au milieu d'une tempête qui lui avait valu d'être insultée en ondes et en privé par tous les frappés du caillou de la province. « On vous a à l'œil. On va vous écraser comme une punaise », lui avait d'ailleurs écrit un charmant défenseur des radios de Québec. D'où le titre du livre, vous comprenez. La punaise ne se laisse pas si facilement écraser.

Du bullying à l'événementiel

Payette avance qu'il y aurait eu une évolution de la radio d'opinion à Québec entre le début des années 2000 et les années 2010. Ce virage s'opère autour de 2003, alors que la figure de Jeff Fillion, animateur à CHOI Radio X, émerge grande gagnante d'un scandale impliquant un *morning man* plus poli et plus populaire, Robert Gillet, qui régnait alors sur les ondes de CJMF 93,3. Ce dernier a été arrêté pour avoir reçu les services sexuels d'une escorte mineure (ce fut le moment où la population du Québec, moi y compris, du haut de mes 17 ans, appris ce qu'était un « *golden shower* »).

Condamné à des broutilles, Gillet reviendrait l'année suivante en grande pompe. « Le Québec a pardonné à Robert Gillet », disait la publicité, mais c'était peine perdue. Un nouveau style, plus acerbe, plus méchant, celui de Jeff Fillion, s'était imposé. Déjà, les « X »,

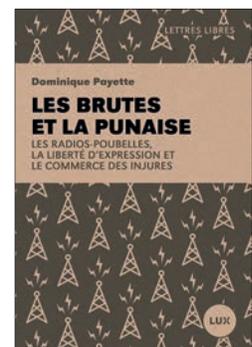
qui s'étaient réunis une première fois avec l'Opération Scorpion contre la prostitution juvénile et les gangs de rue (remarque que le singulier à « rue » est bien choisi, c'est la Ville de Québec, tout de même), arboraient des collants « Que l'on continue ! » sur leurs pare-chocs. Belle époque qui se morpionnerait davantage par la suite avec les procès en diffamation, le combat contre le CRTC et la montée de l'ADQ, illustre ancêtre de la CAQ.

Comme l'explique Payette, le non-renouvellement de la licence de diffusion de CHOI Radio X par le CRTC en 2004 sera un moment charnière pour la radio de Québec. La mobilisation des X, qui avait commencé avec l'Opération Scorpion, atteint son paroxysme avec « Liberté, je crie ton nom partout ! », torsion crétinozoïde de « j'écris ton nom » de Paul Éluard, mais les poursuites et les menaces du CRTC auront raison de la volonté des propriétaires.

Un nouveau monde

La nouvelle radio qui émerge de l'ère post-Fillion est une radio tout aussi politique, mais ses cibles sont plus générales. Pas question de viser des individus qui peuvent ensuite poursuivre la station, les ennemis seront désormais les féministes, les cyclistes, les Autochtones, la gauche, les syndicats, alouette.

Payette dénonce la dérive du CRTC, qui aurait alors abandonné son mandat de gestion des ondes publiques à la faveur d'un libre marché au service des extrêmes. Là-dessus, on pourrait reprocher à l'ex-candidate péquiste de plaider pour la censure et pour une vision hyper radio-canadienne de l'information, où il y aurait une sorte de centre béni d'où émergerait la Vérité. Qu'à cela ne tienne, le portrait qu'elle dresse du passage d'une radio populiste à une radio franchement politique demeure convaincant, quoiqu'un peu inquiétant pour la suite du monde, à l'heure où la CAQ n'est plus cette frivole ADQ et où la haine semble se répandre plus vite que tombent les carrières de tribuns radiophoniques. ♦



☆☆☆

Dominique Payette

Les brutes et la punaise

Montréal, Lux

2019, 148 p., 19,95 \$

Le monde au-delà du colonialisme

Evelyne Ferron

Politiquement et culturellement, il existe une tendance à regarder le monde sous l'axe Orient-Occident. Or, de nombreuses populations ont essayé de briser ces préconceptions après la Deuxième Guerre mondiale.

Étudier l'histoire du xx^e siècle à partir de celle de l'affranchissement des peuples colonisés et peu intéressés à entrer dans les modèles capitalistes/communistes qui ont longtemps dominé notre monde est un défi colossal. Il faut aller au-delà de nombreux préjugés face aux pays dits du tiers-monde, véhiculés entre autres par les sources écrites comme les journaux, ou même les émissions de radio et de télévision.

C'est à cette histoire riche et alambiquée que s'est attardé Vijay Prashad, directeur des études internationales au Trinity College au Connecticut et dont la recherche de près de 400 pages, traduite par Marianne Champagne, vient d'être mise à jour et rééditée aux éditions Écosociété. Le résultat de cette longue enquête sur l'histoire politique de pays de l'Amérique du Sud, du Moyen-Orient, de l'Afrique et du continent asiatique est une mosaïque idéologique, culturelle, économique et politique qui tend un miroir vers des nations trop souvent oubliées.

Se libérer du passé colonial

Pour bien faire comprendre ce qui a mené à l'émergence du concept même de tiers-monde, l'auteur s'attaque d'entrée de jeu aux facteurs qui lui ont donné naissance, qui ont de ce fait placé certains pays en dehors de l'axe Est/Ouest qui a dominé le monde à partir des guerres mondiales. Nous découvrons ensuite un autre cas sombre de répression des libertés d'un peuple à travers celui de l'Algérie et des réflexions politiques que cette guerre violente a engendrées en France. C'est donc à l'aube des années 1950, à la suite de la Deuxième Guerre mondiale, qu'est née l'idée des trois mondes. Les pays intéressés ni par le capitalisme, ni par le communisme, par volonté ou par manque de moyens, entraient dans la catégorie du « tiers-monde ». Ainsi se dessina un concept flou, péjoratif et non représentatif de la diversité culturelle, sociale, politique, religieuse et économique du monde.

L'auteur nous démontre ensuite comment ces nombreux pays laissés pour compte ont décidé de se libérer de l'ancien joug colonial, afin de développer leur propre programme politique. Pour ce faire, ces pays devaient se faire entendre, et c'est à travers les conférences de ces nations « non alignées », soit en dehors des rivalités entre les pays occidentaux et ceux rattachés au communisme, que Vijay Prashad nous invite à voir l'évolution des politiques mises en place par ces nations, leurs succès et leurs échecs.

Les obstacles d'un grand projet politique

Alors que le premier chapitre nous fait réaliser à quel point nous ignorons les idées et les plans mis en place par une vaste coalition de populations qui souhaitaient transformer le mépris postcolonial en une meilleure collaboration mondiale, le deuxième nous plonge quant à lui dans les écueils qui ont nui à la réalisation des nombreux projets rêvés lors des conférences internationales.

Si plusieurs pays du tiers-monde ont eu de grands leaders à leur tête après la Deuxième Guerre mondiale, plusieurs hommes politiques et de nombreuses règles internes et externes ont limité leur possibilité d'action. Les coups d'État soutenus par les Américains ne sont qu'un exemple parmi tant d'autres. Dans cette optique, l'auteur ne pouvait passer sous silence le symbole qu'est devenu Ernesto Che Guevara dans ces luttes anticoloniales. Même cet idéaliste rêveur voyait les obstacles qui empêchaient une véritable libération des pays « non alignés ».

Guevara ne put assister à la rencontre, ayant quitté Cuba pour l'Afrique où il envisageait de s'unir aux mouvements révolutionnaires du Congo. Dans une lettre adressée à la Tricontinentale, il abordait la question cruciale : que valait donc la solidarité si l'on ne bravait pas les armes de l'impérialisme ?

Aux yeux de Vijay Prashad, l'un des problèmes majeurs qui ont empêché une véritable libération de ces nations a été de négliger le rôle du petit peuple dans la construction d'un pays indépendant. En l'éloignant de la politique après son engagement aux conséquences parfois funestes, dans des guerres d'indépendance, les chefs d'État ont ouvert la voie à la désillusion et aux rébellions internes. La solution a souvent été la mise en place d'États à parti unique et l'utilisation de l'armée comme gardienne de l'ordre social.

Cet essai est un véritable mastodonte d'informations sur la réalité d'une partie du monde que nous avons trop souvent négligée dans les livres d'histoire et dans les bases des relations internationales. Il fait certainement partie des ouvrages de référence incontournables pour quiconque s'intéresse à cette histoire complexe. La structure, très lourde tant du point de vue du vocabulaire que de la densité du contenu, nuit toutefois à la compréhension globale du sujet. Bien que l'auteur nous explique les origines du tiers-monde dès le début de l'ouvrage, la division de celui-ci nous fait faire tant d'allers-retours dans le temps et l'espace qu'il est difficile de suivre le fil conducteur. Un livre qui mérite d'être lu avec son ordinateur et un accès aux grandes encyclopédies pour bien en saisir toutes les nuances. ♦



☆☆☆
 Vijay Prashad
*Une histoire politique
 du tiers-monde*
 Montréal, Écosociété
 2019, 400 p., 30 \$